Voyage L'oiseau le plus rapide

Yvon Rivard

Volume 29, numéro 3 (171), juin 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31139ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rivard, Y. (1987). Voyage : l'oiseau le plus rapide. *Liberté*, 29(3), 36–38.

VOYAGE

YVON RIVARD

L'oiseau le plus rapide

Heureusement que je ne suis pas riche, sinon je prendrais l'avion tous les jours muni d'un aller simple pour une destination choisie à la dernière minute, selon les vols et les places disponibles. Je ferais ainsi le tour du ciel avec de brèves escales dans tous les aéroports du monde, et cela jusqu'à ce qu'un pilote trouve enfin le moyen de ne plus se poser.

Mais trêve de doléances! Après tout, au moment où j'écris ces lignes, n'ai-je pas sous mon buvard un billet de passage émis par un agent autorisé d'un transporteur sérieux? Un billet qui me garantit, en principe, six ou sept heures de lumière, de ténèbres et de nuages, un billet qui fait de moi un de ces «passagers internationaux qui entreprennent un voyage comportant une destination finale». Le transporteur m'avise qu'en vertu du traité appelé Convention de Varsovie, sa responsabilité «en cas de mort ou de lésion causée aux passagers sera limitée aux dommages prouvés n'excédant pas 75 000\$». Comme je ne suis pas sûr qu'il me sera facile, une fois mort ou lésé, de prouver la valeur des dommages, j'ai souscrit en toute modestie à une autre police d'assurance qui glisse dans mon cercueil un coussin supplémentaire de 90 000\$.

La plupart des passagers, paraît-il, ni lisent pas ce document, tout comme d'autres refusent de regarder par les hublots la distance qui les sépare de la terre. Au fond, ils ont peut-être raison: ne vaut-il pas mieux, pour jouir du voyage, ignorer qu'il comporte une destination finale? Et moi-même qui m'apprêtais il y a quelques secondes à écrire qu'une catastrophe aérienne est une contradiction dans les termes, n'est-ce pas l'idée inavouée du retour qui me per-

met de penser sereinement à la mort comme à l'envol de l'oiseau le plus rapide?

Evidemment, je me suis réveillé beaucoup trop tôt et je ne sais plus comment tuer le temps. Dix heures trente. J'ai déjà refait mes bagages trois ou quatre fois (parmi toutes ces images de moi-même suspendues aux cintres, comment choisir celles que je veux laisser?), et si je continue ainsi de vérifier à toutes les dix minutes si j'ai bien pris passeport, billet et chèques de voyage, je risque de les oublier quelque part dans mon bureau. J'annule quelques rendez-vous («non, je ne sais pas exactement quand je reviendrai»). Des amis me téléphonent pour me souhaiter un bon voyage; un long voyage, ajoutent ceux qui connaissent bien mes nombreux retours précipités. Quelques-uns m'invitent ironiquement à dîner pour demain, je leur assure que cette fois ce sera différent, grands éclats de rire. Je regarde par la fenêtre l'arbre s'enraciner dans le ciel, je revois les yeux, les cheveux et les mains que j'ai aimés, tout me retient et pourtant je ne peux m'empêcher de vouloir «m'enfuir avec mes deux ailes sans plume/Au risque de tomber pendant l'éternité».

Midi. J'avale un sandwich au jambon avec quelques olives noires, un yaourt et un expresso. Midi trente. Je prends une douche, me rase et me brosse les dents. Dans le miroir de la salle de bains que le soleil aveugle, je me réfléchis: qu'est devenu cet étang où j'ai appris à patiner, qu'ai-je fait de tous ces matins où je recommençais ma vie, quel est cet être à la fois fébrile et indifférent que je quitte, qui me quitte?

Mon vol n'est qu'à cinq heures, mais comme d'habitude j'arriverai deux heures avant. Il me reste donc environ une heure à tourner en rond autour de mes valises aussi lourdes que ma tête est vide. Impossible de m'abîmer dans une de ces bienheureuses siestes auxquelles j'ai si souvent recours pour tromper les heures creuses du début de l'après-midi. En fait, malgré les apparences, je dors déjà, je suis déjà parti. Lire, écrire ou parler me sont également interdits, comme si telle était la condition même du départ, le seul prix à payer. Nul ne peut voyager que s'il a consenti à se taire.

Je franchis lentement les cinquante kilomètres d'autoroute qui relie Montréal à Mirabel. Je crois que je n'ai jamais conduit aussi prudemment. Ce serait vraiment trop bête de mourir si près de... la mort. Je chasse aussitôt cette idée absurde qu'il y aurait deux morts et qu'il serait en mon pouvoir d'en choisir une. Je regarde défiler les champs, les forêts, les maisons, je pense aux êtres qui m'aiment, et peu à peu s'impose à moi cette autre idée que je ne pars pas vrai-

ment, que je me rapproche de ce dont je semble m'éloigner. Etait-ce là le sens de ces mots écrits par un ami la veille de son suicide: «Mourir c'est partir un peu»? Sans l'illusion d'être plus léger que l'air, quel voyageur oserait partir?

Dans quelques instants, je prendrai place près d'un hublot, j'attacherai ma ceinture et j'obéirai à toutes les consignes. Je fumerai, boirai et mangerai lorsqu'on me dira de le faire. J'achèterai des alcools et des parfums lorsqu'on m'en offrira. J'écouterai la voix inintelligible du capitaine annoncer avec une précision déconcertante l'heure et le lieu de l'arrivée. Je sourirai aux hôtes, aux stewards, à mes voisins. Je jetterai même un coup d'œil sur la désespérante banalité des tranches de vie projetées à l'écran. Je serai un passager exemplaire, anonyme, concentré entièrement sur sa tâche de passager et que rien ne pourra distraire, si ce n'est la musique bourdonnante des moteurs qui creusent le ciel, comme d'autres, plus bas, la terre.